

PRENONS PLACE

Frédéric Jésus

« Ce tyran seul, il n'est pas besoin de le combattre, ni de l'abattre. Il est défait de lui-même, pourvu que le pays ne consente point à sa servitude. Il ne s'agit pas de lui ôter quelque chose, mais de ne rien lui donner. »

« La première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude. »

Etienne de la Boétie. Discours de la servitude volontaire

Il faisait beau, ce samedi matin-là. Seul un escadron de jolis nuages joufflus, de ceux que tout le monde salue et apprécie, flottait, éparpillés, dans un ciel urbain presque bleu. Alors j'ai laissé la fenêtre ouverte et je suis sorti. Comme saisi par un instinct. Un instinct, c'est quelque chose que personne, même pas vous, ne peut extirper de ce que vous projetez de faire. Celui-ci était paisible et puissant. Irréfragable. Voici ce que j'ai fait, et voici – pour qui veut me croire – ce qu'en fut la suite.

Planté sur le trottoir, au seuil de mon immeuble, je regarde autour de moi et je me dirige vers le premier passant venu. Je le salue avec tous les égards dus à qui ne vous connaît pas plus que vous ne le connaissez vous-même. Puis, comme le renard de la fable, je lui tiens à peu près ce langage :

- « Bien le bonjour ! Voudriez-vous, cher monsieur, m'accompagner un peu ? Je m'en vais illico trouver monsieur Président pour lui demander de bien vouloir démissionner. Chacun, et vous aussi sans doute, voit bien qu'il ne mérite pas cette République qui lui a été confiée : il faut donc le déloger. »

Mon propos est bref et résolu. Pas même argumenté : une conviction à l'état brut. Une invitation aussi courtoise qu'impérieuse. L'homme me considère un instant, avec un mouvement de recul. Dans la seconde qui suit, il se détourne, protestant bien entendu qu'il « ne fait pas de politique ». De la main droite il pousse la porte de la boulangerie et s'y engouffre en urgence, pendant que, de l'index de la gauche, il se tapote la tempe à cinq reprises. Galop d'essai, échauffement. Me voici prêt.

Et c'est nullement désarçonné que j'avise aussitôt une autre silhouette. Elle sort de l'ombre d'un abribus et s'approche en catimini. C'est une dame toute menue, grisonnante, fort bien habillée et qui trotte à vive allure. Je la rejoins, je la suis, j'épouse son rythme et, pour finir, je marche à ses côtés. Sans se troubler pour autant, elle me dévisage sans ciller. Mais c'est en pinçant les lèvres qu'elle écoute mon topo. Et au moment où je conclus « il faut donc le déloger », elle me rétorque d'un smatch en revers : « Mais, très cher, ce Président-là me convient fort bien ! » Et elle s'éloigne du pas de qui ne veut pas rater le début de la messe.

Ainsi soit-il ! L'échauffement se prolonge. Ma rue baille encore. J'aborde un troisième quidam. Celui-ci sent vaguement l'alcool, et je devine au fond de ses yeux qu'il n'a d'autre idée que de rejoindre son lit au plus vite pour y dormir jusqu'au soir. C'est bien ce que je disais...

Le découragement pourrait me pincer le tendon d'Achille, mais mon tout jeune et déjà fidèle instinct me gouverne plus vigoureusement encore. Du lobe frontal au genou, en passant par la glotte, le poumon et l'estomac, il descend jusqu'à ma paire de tennis et il dicte ma conduite. Et me guide un peu plus loin vers un quatrième piéton, blouson de toile et cheveu gras, la quarantaine bedonnante, qui n'a rien d'autre à faire que de m'écouter. Et il m'écoute, en se grattant le ventre puis la casquette. C'est l'occasion d'envisager un début d'argumentation. J'embraye donc et, le regardant droit dans les yeux, j'improviser un nouveau paragraphe de mon discours.

- « Voyez-vous, ce gars-là fait trop mal son taf, et pourtant il se donne en chef et même en modèle. Mais quel triste exemple, n'est-ce-pas, pour nos jeunes et pour nos travailleurs ! Alors oui, il faut que ce monsieur Président s'en aille. Je ne suis pas le seul à le penser. Ni à avoir envie de le lui faire savoir. Pas vrai ? Alors qu'attendons-nous ? Il fait beau. Vous n'avez rien de mieux à faire, non ? » Il en convient. « Allons donc le trouver sans plus attendre ! Et, pour commencer, faisons déjà un bout de chemin ensemble en direction de son Palais. Qui vivra verra ! »

Je m'en tiens là pour l'instant. Mon intuition – sœur cadette de l'instinct – me souffle que le type se fiche pas mal du Président. Mais il rigole sous sa casquette dès que j'ai fini de parler, et il m'annonce qu'il veut bien me suivre. Il dit qu'il est d'accord, qu'il vaut mieux ne rien faire que de mal faire, surtout quand on a le pouvoir de faire. Il finit par en déduire l'idée d'essayer de faire quelque chose quand même, bien que lui, justement, et d'habitude, ne fasse à peu près rien. Etc. Un vrai philosophe ! Autrement dit, et en résumé : *avanti al Palacio* ! Tout en allumant deux cigarettes, dont une pour moi, il rigole de nouveau. Des parents italiens, sans doute.

Et nous voici maintenant tous deux partis, quasi bras-dessus bras-dessous, à la rencontre d'un autre couple qui s'avance gaiement vers nous. De beaux jeunes gens, énergiques, épanouis, bien nourris d'une très saine nourriture, métissés ou bronzés, je ne sais. La vie en marche. Adorables avec ça, souriant par principe aux inconnus que nous sommes. L'air disponible de ceux qui n'ont rien prévu pour leur samedi et qui ne s'en soucient guère. Amoureux, sans doute. Au premier baratin que je leur sers après les avoir salués et leur avoir présenté mon comparse, ils annoncent qu'ils sont des nôtres.

- « S'il s'agit d'aller emmerder les puissants là où ils se planquent, vous pouvez compter sur nous ! », s'enthousiasme le jeune homme.
- « Ras-le-bol de cette ville où chacun se confine, ras-le-bol de n'avoir jamais les moyens d'en sortir pour aller prendre l'air ! », ajoute la fille comme pour esquisser une motivation possible « d'aller emmerder les puissants ».
- « Alors si on peut s'en prendre au centre... », commence-t-il pour renchérir sur l'argument de sa chérie,
- « ... on réussira peut-être à prendre enfin la tangente », complète-t-elle en éclatant d'un rire communicatif. « Nettoyage par le vide, et ouverture des écoutilles ! », conclue-t-elle.

Ces deux-là sont des malins. Et des géomètres. Fatigués de s'être laissé faire dès leur jeune âge.. Refusant d'être gagnés par la résignation, puis grignotés par l'ennui. Et pleins d'entrain. Nous topons des poings, et nous voilà partis.

Nous sommes quatre, désormais, à marcher sur le Palais. Nous avançons d'un bon pas. Arrivés à notre premier embranchement de rues, les deux amoureux marquent une pause. Ils suggèrent que nous formions deux groupes pour ratisser plus large, un groupe par rue et à chacun son trottoir. Et que nous nous retrouvions un peu plus loin, sur cette accorte placette aux extrémités de laquelle ils savent que débouchent les deux rues. Efficace jeunesse.

Et suggestion adoptée. Pour varier les plaisirs, je fais équipe avec la fille. Chacun se charge donc d'un trottoir, nous y accostons tous les passants que nous croisons. Nous faisons assaut de persuasion, et de clins d'œil complices, et c'est à qui de nous deux se montrera le plus convaincant pour s'agréger de nouvelles recrues. Il y a certes de la perte en ligne, surtout chez ces riverains qui ne sont sortis que pour remplir leurs cabas, l'assortir le cas échéant d'un bouquet de fleurs et d'un bourgogne millésimé, et qui ne démordent pas de ce projet aux visées manifestement casanières.

Mais, au bout du compte, lorsque nous opérons notre jonction sur la placette, nous formons déjà un groupe d'une bonne vingtaine de personnes de tous âges qui entreprennent aussitôt, surprises et joyeuses, de se motiver et de se stimuler les unes les autres. Je me réjouis de constater que les propos ne sont pas hors sujet et que monsieur Président n'a pas bonne presse dans nombre de ceux que je saisis au vol. J'entends que se disent la lassitude et le refus des ordres venus d'en haut. Que les vérités venues d'en bas sont d'un autre ordre. Qu'il serait temps de s'en rendre compte. Et d'agir en conséquence. Je réalise avec satisfaction, aussi, que je ne suis déjà plus le meneur de ce qui est en train de se produire. Un bistrotier qui a tendu l'oreille se déclare solidaire. Il a entendu « *avanti al Palacio !* », et cela lui plaît bien. Tout en s'excusant d'être retenu pour la journée par son commerce, il s'active derrière son comptoir et en ressort quelques minutes plus tard, circulant avec un large plateau chargé de gobelets de café qu'il distribue pour nous encourager.

Après quoi le groupe se remet en marche – direction le Palais, tout le monde en a convenu – non sans interpeller allègrement les citadins qui passent à sa portée. De nouveau on se sépare aux carrefours pour mieux se rassembler plus loin, chaque fois plus nombreux. Bientôt je ne sais plus combien nous sommes. Des embouteillages commencent à se former derrière nous et sur les rues latérales, des orchestres de klaxons interrogent l'événement en cours. C'est déjà une petite foule qui a maintenant envahi le quartier, saturant ses voies une à une et finissant par le déborder au fur et à mesure qu'elle avance vers le centre-ville. Des guitares et des trompettes, sorties d'on ne sait où, improvisent la bande-son de ce défilé inopiné. Dans le ciel, les jolis nuages joufflus ont disparu. L'azur a fait sa jonction.

On aura compris le mécanisme. En biophysique, on parle d'osmose, de capillarité. En urbanisme, de contiguïté des quartiers. Aux marges de notre attroupement, les badauds qui hésitent à le rejoindre questionnent les marcheurs.

- « Que faites-vous ? Où allez-vous ? Envahir le Palais de monsieur Président ? Et pourquoi donc ? Il cause bien et il n'est pas méchant, pourtant ! Et il nous protège quand il le faut. »

Mais certains ajoutent :

- « C'est à voir... En y réfléchissant bien... De quoi nous protège-t-il vraiment ? Et de qui ? Il nous envoie un peu trop souvent sa police, ces temps-ci. Une police qui fait hurler ses sirènes jour et nuit. Et, surtout, qui cogne. Et puis cette façon qu'il a de nous dire ce qu'il faut penser, de nous imposer ce qu'il faut faire et ne pas faire sans jamais expliquer pourquoi c'est comme ça et pas autrement... De vouloir nous faire bosser toujours plus, puis d'accepter les suppressions d'emplois que nous rendons possibles et de commencer alors à engueuler les chômeurs. Sans doute pour qu'on en vienne tous à se regarder de travers... Non, pas *cool*, le gars. Et trop à l'écoute de tous ceux qui se goinfrent autour de lui. On dirait que son *job* consiste à se mettre à leur service. Et nous, que dalle ! Tiens, allez, je n'avais rien de prévu aujourd'hui, je fais un bout de chemin avec vous. Rien que pour voir, hein ! Et pas de violence, s'il vous plaît ».

Et c'est ainsi qu'un, deux, trois et bientôt dix quartiers se laissent ratisser par l'idée de « faire un bout de chemin » ensemble. A vrai dire, tous et toutes ont entrepris de converger vers le Palais, un peu comme s'ils savaient que tous les chemins y mènent, mais sans toujours oser se le dire. Quoiqu'il en soit, je suis parti, nous sommes partis de l'Est, mais ce sont maintenant le Nord et le Sud qui, à notre contact, se dérouillent peu à peu. A coup sûr, l'Ouest ne tardera pas à être gagné par la bougeotte.

Dans la foule qui grossit, il y a pas mal d'enfants, plutôt joyeux de voir leurs parents renoncer sans les avoir prévenus aux routines du samedi matin. Des vieux aussi, et qui se laissent porter : on avance, mais on avance lentement, et ça leur va. Des chiens, enfin, qu'on a sortis pour faire leurs « besoins naturels » dans le petit périmètre habituel et qui frétilent de la queue à l'idée d'une partie de chasse impromptue, ou à ce qui lui ressemble, avec des humains en meute. Bref, l'ambiance est joyeuse et résolue. Les commerçants sortent de leurs boutiques et se frottent l'occiput, perplexes. Je vois un fleuriste qui décrète un rabais immédiat et général sur les œillets, et un marchand de primeurs qui fait de même sur les pommes.

Çà et là, quelques policiers activent leurs talkies walkies puis finissent par nous emboîter le pas. Quelques-uns, service-service, adoptent une grimace sévère et vigilante, mais la plupart esquissent un sourire en coin. J'allume la cigarette de l'un d'entre eux, en panne de briquet :

- « Qu'est-ce que c'est que ce souk ? La hiérarchie ne nous a pas avertis d'une manif' pour aujourd'hui ! »
- « Et pour cause, machin-chose, vu que ce n'en est pas une », l'informé-je en lui offrant mon briquet.
- « Alors, c'est quoi ? »
- « Essaie de deviner, mon gars. Contrôle les identités. Tu verras que le peuple est en règle. Et en marche. »

Il essaye de sourire, marque une pause, me regarde en plissant les yeux. Il se penche vers moi en chuchotant :

- « En route vers quoi ? »

- « A ton avis ? Toi aussi, tu fais partie du peuple. Et tu as fait l'école des flics. Où va le peuple quand il se met en marche ? »

Dans son regard inquiet mais excité, je lis des fragments de réponse. Où sont donc retranchés le pouvoir, l'argent, le savoir – tout ce dont il dispose si peu mais qu'on lui donne ordre de protéger, quitte à se ramasser des coups à la place de ceux qui les détiennent ?

- « Non ? », s'interloque-t-il.
- « Si, peut-être bien... », confirmé-je en hochant lentement la tête.
- « En tout cas, je ne m'appelle pas 'machin-chose'. »
- « Mais je n'en doute pas. C'est pourquoi je t'ai donné mon briquet. »

A vrai dire, je suis le premier désarçonné par l'ampleur de ce que j'ai déclenché et que je vois se répandre dans tous les alentours. C'était une fantasmagorie, une histoire que je me racontais pour m'endormir après une journée d'ennui et de sourde révolte, et voici que cela devient une réalité. Comment aurais-je deviné, perclus comme je le suis dans un morne quotidien, que nous étions si nombreux à vibrer en silence de la même impatience d'en découdre avec la servitude ? De la même exigence de renoncer à l'habitude d'obéir ? Du même refus populaire de nous laisser dompter par celui qui se prétend l' élu du peuple pour mieux s'y essayer ? De la même détestation de nos cages ?

Bref, quand midi se met à sonner aux cloches des églises, nous sommes plusieurs dizaines de milliers à encercler le Palais. Un hélicoptère tourne au-dessus de nous pour le constater et le faire savoir aux chaînes d'information continue qui nous le font savoir à leur tour – et on les sent plus que décontenancées – sur les écrans de nos *smartphones*. Nous apprenons de même que des files entières de cars de police affluent vers le théâtre des opérations pour y déverser leurs troupes, caparaçonnées en toute hâte. Et que, si celles-ci parviennent certes à nous encercler, elles sont arrivées trop tard pour s'interposer entre le Palais et nous. Avant de se trouver peu à peu encerclées, à leur tour, par de nouveaux arrivants, attirés en masse par le tam-tam des réseaux sociaux. De toute évidence, les « pouvoirs publics » se sont laissé surprendre par notre initiative. Nous sommes nous aussi surpris de constater que celle-ci nous a conféré de fait un « pouvoir public » alternatif, celui d'agir à notre guise. Il nous faut peu de temps pour en prendre conscience, et pour en déduire la suite.

J'apprendrai plus tard que, pris en sandwich de la sorte entre deux épaisses couches de foule, nombre de policiers ont commencé à pactiser avec l'une et l'autre (jusqu'à en accepter ici ou là des offrandes de pommes et d'œilletons). A renoncer en tout cas – et à faire renoncer par leurs collègues – à l'usage de ces grenades lacrymogènes, tasers, LBD et autres armes de répression massive qui, malgré les ordres reçus, se serait avéré aussi aléatoire qu'inutile. Mais, de là où je suis, j'ai déjà compris que le tintamarre des fanfares et le fumet des merguez – convoqués eux aussi par la magie des réseaux sociaux – ont réussi à se substituer aux déflagrations et aux gaz si caractéristiques du spectacle si souvent offert par les troupes policières sur les boulevards en émoi.

De là où je suis... Mais où suis-je donc ? Disons que, dans la mesure où je suis parti parmi les premiers – sinon le premier, mais l'heure n'est plus à me gamberger – , je me trouve mathématiquement propulsé aux portes du Palais. D'épaisses portes, et bel et bien closes, que plus aucun préposé en

uniforme ne peut protéger depuis le trottoir mais qu'un proche engin de chantier, réquisitionné par un joyeux prolétaire sachant le faire démarrer sans clé, nous permet de tranquillement défoncer. Après, bien sûr, que nous ayons activé l'interphone et poliment demandé, mais en vain, à entrer sans effraction en ces hauts-lieux financés par nos impôts.

Nous voici maintenant une petite centaine de fiers citoyens parvenus dans la cour d'honneur. Nous sommes observés de loin par des gardes républicains aussi chamarrés que sidérés et par quelques nervis gominés, en costume noir, tous munis d'oreillettes et qui postillonnent fiévreusement dans leur mini-micro avant de disparaître sous les galeries latérales. Le gravier fin crisse sous nos pas. Pendant que nous progressons entre les deux ailes du Palais vers l'entrée de son bâtiment central, la cour se remplit à ras bord derrière nous. La densité calme, puissante et assumée de cette foule d'intrus assumés légitime et conforte notre avancée. J'entends des voix qui s'en élèvent : « Pas de violences, pas de destructions ! Ne ressemblons pas à ce nous refusons ! Nous sommes venus chasser monsieur Président, pas le remplacer ! » Tout le monde applaudit. Ou presque : quelques tailleurs de croupe et briseurs-menu de mobilier national sont venus pour en découdre, mais on s'efforce de les calmer.

C'est d'ailleurs inutile. Il nous suffit de s'approcher des détecteurs à infra-rouge, et un mécanisme automatique nous ouvre les deux larges baies vitrées de l'entrée. « Bienvenue », semble-t-il nous dire, absurdement. Personne, depuis l'intérieur du Palais, n'a songé à le déconnecter. Mieux encore : le Palais semble désert ! Le peuple y est entré sans coup férir, ou à peu près, et il est ici clairement chez lui. On dirait même que monsieur Président, en s'absentant des lieux, les lui a abandonnés. Mais qu'il les ait vraiment quittés, cela il va falloir le vérifier. On ne peut s'empêcher, dans l'immédiat, d'observer et commenter les dorures, les velours, les sculptures. Le vieux carrelage en damier lustré par trois siècles de passage de semelles, de conciliabules entre grands et petits puissants. Puis quelques groupes partent enfin explorer les étages. Peu après, de tous les recoins de la digne bâtisse, parviennent au rez-de-chaussée des constats proches ou lointains, mais identiques : « Personne ! Il n'y a plus personne ».

Mon vieil instinct du jour me pousse à en avoir le cœur net et, avec quelques autres, nous partons à la recherche d'un accès aux caves. A l'extrémité de la galerie du fond, celle qui longe le jardin, nous découvrons assez vite un escalier cossu, en colimaçon, doublé d'un ascenseur et d'un monte-charge. Nous en dévalons les solides marches de pierre. Il débouche sur un départ de couloirs en ogive qui desservent des entrepôts, des box vitrés truffés d'informatique et trois salles de réunion habillées de béton. Deux de ces salles sont fermées à clé. Dans la troisième – celle du Conseil de Défense, indique un cartouche sur la porte –, on repère que du café est resté dans les tasses et qu'il est encore tiède. Quelques feuillets couverts de sorties de tableaux *Excel* ont été laissés sur les tables, aussi. On se dit qu'on les examinera peut-être plus tard. Notre attention est surtout attirée par un petit passage, dissimulé dans un recoin de la salle mais d'où sourd une vague lueur jaune. En poussant le vantail, que les membres du Conseil ont manifestement omis de refermer derrière eux, nous apercevons un étroit et long corridor. Il est paresseusement éclairé par une lignée de lampes-lanternes de marine fixées tous les dix-douze mètres sur un plafond bas et tapissé de salpêtre. Une dizaine d'entre nous décident de s'y engouffrer.

- « A coup sûr, c'est par là que monsieur Président a mis les bouts avec ses potes. On jette un œil et on revient vous dire. Mais si jamais on le trouve, on ne le ramène pas, hein ! Qu'il aille vivre sa vie ailleurs, on ne va tout de même pas le guillotiner ! On a mieux à faire. ».

Approbation des camarades qui craignent l'humidité et retournent squatter la Salle du Conseil de Défense. Ils sauront bien nous attendre. « Ne gaspillons pas nos forces », disent-ils. Ils nous ont vu nous éloigner en nous tenant aux parois pour cheminer sans risque sur un sol luisant. Et hyperglissant.

Et pour cause. Cent mètres plus loin, après un léger coude, le corridor s'ouvre sur le quai, non moins suintant, des égouts municipaux. Comment ne pas être saisi par la vision de cette crypte infinie, de cette cathédrale souterraine dédiée au culte des rejets urbains ? Le temps de rendre un hommage quasi militaire aux légions de rats de passage, nous reprenons nos esprits. De très loin, nous semble-t-il, mais réverbérées par les échos de la voute, nous parviennent en effet des voix. Nous achevons de comprendre que les évasions de monsieur Président, en cas de crise majeure, sont dument « protocolisées », même si c'est en l'occurrence sur le mode de la « sortie pas le bas ». Et nous prenons sans hésiter à droite, en direction des voix. Pour « en avoir le cœur net. »

Je passe sur les détails. Un kilomètre d'égouts, c'est l'assurance de ne rien rencontrer de plus notable que l'adduction d'un nouvel égout, en tous points identique, et l'élargissement subséquent du premier. A chaque carrefour, des bandes de rat se congratulent et se flairent. Quand soudain : une vive lumière, une sortie de tunnel, et c'est le débouché, à l'air libre, sur une station d'épuration. Agrémentée, tien-tien, d'un petit héliport. Duquel, achevant d'activer ses pales, un hélicoptère s'apprête à décoller. Et décolle. « Sortie par le haut », cette fois-ci. Nous saluons d'enthousiasme et accompagnons le départ de monsieur Président par de grands signes de bras, nous le proclamons sans retour, et nous rebroussons chemin.

Revenus dans la Salle du Conseil puis dans la cour d'honneur du Palais, nous racontons à tous ce que nous avons vu et constaté. La presse est là, qui s'en régale et retransmet. La police, toujours pas. Il paraît qu'une partie de la ville est en liesse – et elle le sera plus encore, parfois jusqu'au fou rire, quand elle prendra connaissance de nos déclarations : monsieur Président a certes gagné l'azur éternel, oui mais par la dure voie de la fange. Une autre partie de la ville, cependant, ne se réjouit pas : des commerces de luxe ont fermé ; des enfants ont été rapatriés d'urgence à domicile ; des trottoirs, dans les beaux quartiers, se sont vidés. Et dans les autres quartiers, l'inquiétude est palpable, surtout chez les plus âgés et chez les plus fragiles. Même si le chef, à vrai dire, ne les protège en rien d'essentiel, ou que très rarement, l'idée seule de la présence d'un chef parvenait du moins, de temps à autre, à les convaincre du contraire. Cette idée les rassurait. Les aveuglait. Depuis tant de générations, les riches et les pauvres, les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, les blancs plus que les noirs, s'étaient si bien habitués – et résignés – à cette fiction-là !

Mais maintenant que faire ? Qu'il s'agisse de mon fameux « instinct » ou de l'ardeur de cette foule qui l'a relayé – parce qu'elle le partageait sans doute, car rien ne prouve que j'aie à moi seul déclenché quoique ce soit ; ou qu'il s'agisse plutôt d'une lourde et lente tendance historique en action : on dirait que l'idée de se passer de chef soit venue s'inscrire à l'ordre du jour de la ville, de la

nation et peut-être même au-delà. Et pas seulement à celui de ce radieux samedi qui nous mobilise sans prévenir. C'est un ordre du jour qui s'impose de jour en jour, à défaut de se préciser encore.

Alors vais-je rentrer chez moi ? Tout le monde va-t-il rentrer chez soi ? Ou bien rester ici, aux abords du Palais, pour discuter de la façon de se passer de ses occupants ? Sans envisager de les remplacer. A moins que quelques-uns peut-être préconisent d'y installer – il y a de la place – des dizaines de tables de ping-pong, ou bien des batteries de barbecues et de jacuzzis. Ou encore une Assemblée constituante permanente – une option qui m'intéresse ?

Je suis comme toutes celles et ceux qui sont ici rassemblés – et nous quittons peu à peu ce Palais qui au fond nous indiffère pour aller retrouver les chaussées et les places, plus que jamais bondées. Comme chacun, je ne sais maintenant ni que dire ni que faire. Ni que penser ? Si, un peu, tout de même. Je me dis qu'il nous a fallu juste un peu de courage – et l'improvisation d'un effet de masse, surtout – pour affirmer une grande liberté : celle d'avoir bouté le chef, d'avoir décidé de nous en passer. D'avoir pris sa Bastille, sans un tir de fusil ni une goutte de sang, pour mieux constater sa fuite, par le bas puis par le haut. Soit. Mais saurons-nous user de cette même liberté, si dignement conquise, pour affirmer en retour un bien plus grand courage : celui de redéfinir sans tabou la répartition des pouvoirs, et d'abord ceux de proposer, d'établir et d'évaluer ensemble ce que nous voulons vraiment faire ? Aurons-nous aussi le courage de ne rien entreprendre, du minuscule au majuscule, autrement qu'en se référant, systématiquement, méthodiquement, à de telles conceptions du pouvoir, en en délibérant sans cesse, jusqu'à ce qu'action partagée s'ensuive ? Et sans réduire au silence pour autant ceux qui doutent et qui s'inquiètent, en leur tendant même le micro, en acceptant de financer leurs contre-pouvoirs s'ils y tiennent ?

Oui, voici à quoi je pense pendant qu'une partie de la foule se disperse mais que le plus grand nombre reste sur place et s'assoie pour former, à perte de vue, des cercles de discussion. Aux plus âgés on apporte des parpaings et des palettes de chantier pour qu'ils y logent plus aisément leurs articulations rouillées. Aux plus jeunes, on propose que leurs discussions prennent la forme de jeux de société dont les issues – on le leur a trop longtemps promis sans y croire ni le faire – seront vraiment prises en considération. Et ainsi de suite. Je suis quelque peu bouleversé par tant de détermination à ne pas se séparer, maintenant qu'on est réunis.

L'après-midi se prolonge. On remontera bientôt le col des vestes. En attendant, des paquets de biscuits et des canettes en tous genres se mettent à circuler. Je baguenaude entre les groupes. Je n'ai envie ni de m'asseoir ni, encore moins, de rentrer chez moi.

Près d'une bouche de métro, je retrouve le jeune couple de ce matin. Celui dont l'entrain a su donner une figure humaine et radieuse à mon abrupt instinct de saut du lit. Ils font mine de discuter encore et toujours des façons de s'enfuir. Mais désormais c'est elle qui dit rêver de « s'en prendre au centre », où tout se décide, et lui qui entend « prendre la tangente », par où tout devient possible. Plus enlacés que jamais, ils rient en m'expliquant que cela, tout compte fait, revient au même. Qu'il n'y a de centres et de tangentes qu'à condition de croire à l'existence des cercles et des sphères. Qu'après la journée qu'ils viennent de vivre, ils ont finalement renoncé à toute idée de rondeur dominante. Que pour eux l'espace et le temps n'ont d'autres formes que celles qu'on décide de leur donner par convention, mais surtout par crainte de les trouver aussi biscornues qu'elles le sont en

réalité. Ils ajoutent pour conclure qu'ils vont passer ici toute la nuit à discuter de ce que les uns et les autres pensent des formes à venir.

Cela dit, chacun d'entre eux me prend affectueusement par un bras et ils m'entraînent dans leur périple. Perplexe, mais curieux de la suite, je n'y vois pas d'inconvénient. Mon instinct et moi n'avons rien contre les nuits blanches.

Paris - Décembre 2020

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Prenons place - 2020

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0586-7